

MASCARILLE. Sais-tu bien que le duc m'est venu voir ce matin, et m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui?
MADELON. Voici nos amies qui viennent.

SCÈNE XIII.

LUCILE, CÉLIMÈNE, CATHOS, MADELON, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, VIOLONS.

MADELON. Mon Dieu! mes chères, nous vous demandons pardon. Ces messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds, et nous vous avons envoyé querir pour remplir les vides de notre assemblée.

LUCILE. Vous nous avez obligés sans doute.
MASCARILLE. Ce n'est ici qu'un bal à la hâte: mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus?
ALMANZOR. Oui, monsieur, ils sont ici.

CATHOS. Allons donc, mes chères, prenez donc place.
MASCARILLE (dansant lui seul, comme par prélude). La, la, la, la, la, la, la, la.

MADELON. Il a la taille tout à fait élégante.
CATHOS. Et a la mine de danser proprement.

MASCARILLE (ayant pris Madelon pour danser). Ma franchise va danser la courante aussi bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. Oh! quels ignorants! il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte! ne sauriez-vous jouer en mesure? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme. O violons de village!

JODELET (dansant ensuite). Holà! ne pressez pas si fort la cadence, je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIV.

DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE (un bâton à la main). Ah! ah! coquins! que faites-vous ici? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE (se sentant battre). Ah! ah! ah! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seraient aussi.

JODELET. Ah! ah! ah!

LA GRANGE. C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance!

DU CROISY. Voilà qui vous apprendra à vous connaître.

SCÈNE XV.

CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MADELON. Que veut donc dire ceci?
JODELET. C'est une gageure.

CATHOS. Quoi! vous laisser battre de la sorte!

MASCARILLE. Mon Dieu! je n'ai pas voulu faire semblant de rien, car je suis violent, et je me serais emporté.

MADELON. Endurer un affront comme celui-là en notre présence!

MASCARILLE. Ce n'est rien, ne laissons pas d'achever. Nous nous connaissons il y a longtemps, et entre amis on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCÈNE XVI.

DU CROISY, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, CÉLIMÈNE, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE. Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

(Trois ou quatre spadassins entrent.)
MADELON. Quelle est donc cette audace de venir nous troubler de la sorte dans notre maison?

DU CROISY. Comment, mesdames! nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous, qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens et vous donner le bal?

MADELON. Vos laquais?

LA GRANGE. Oui, nos laquais; et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MADELON. O ciel! quelle insolence!

LA GRANGE. Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue: et, si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

JODELET. Adieu notre braverie.

MASCARILLE. Voilà le marquisat et la vicomté à bas.

DU CROISY. Ah! ah! coquins! vous avez l'audace d'aller sur nos brisées! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE. C'est trop de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE. O fortune! quelle est ton inconstance!

DU CROISY. Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE. Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira; nous vous laisserons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

SCÈNE XVII.

MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

CATHOS. Ah! quelle confusion!

MADELON. Je crève de dépit.

UN DES VIOLONS (à Mascarille). Qu'est-ce donc que ceci? Qui nous payera, nous autres?

MASCARILLE. Demandez à monsieur le vicomte.

UN DES VIOLONS (à Jodelet). Qui est-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET. Demandez à monsieur le marquis.

SCÈNE XVIII.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS. Ah! coquines que vous êtes! vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois! je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces messieurs et de ces dames qui sortent!

MADELON. Ah! mon père, c'est une pièce sanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS. Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes. Ils se sont sentis du traitement que vous leur avez fait; et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MADELON. Ah! je jure que nous en serons vengés, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence?

MASCARILLE. Traiter comme cela un marquis! Voilà ce que c'est du monde; la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissaient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

SCÈNE XIX.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

UN DES VIOLONS. Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS (les battant). Oui, oui, je vous vais contenter, et voici la monnaie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant. Nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines; allez vous cacher pour jamais. (Seul.) Et vous, qui êtes cause de leur folie, soites billesvesées, pernicieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables!

FIN DES PRÉCIEUSES RIDICULES.

PSYCHÉ

TRAGI-COMÉDIE-BALLET EN CINQ ACTES. — 1671.

<p>PERSONNAGES DU PROLOGUE</p> <p>FLORE. VERTUMNE, dieu des jardins. PALÉMON, dieu des eaux. VÉNUS. L'AMOUR. ÉGIALE. } Grâces. PHAÈNE. } NYMPHES de la suite de Flore, chantantes. DRYADES et SYLVAINS de la suite de Vertumne, dansants. SYLVAINS, chantants. DIEUX DES FLEUVES de la suite de Palémon, dansants. DIEUX DES FLEUVES, chantants. NAIADES. AMOURS de la suite de Vénus, dansants.</p> <p>PERSONNAGES DE LA TRAGI-COMÉDIE.</p> <p>JUPITER. VÉNUS. L'AMOUR. ZÉPHYRE. ÉGIALE. } Grâces. PHAÈNE. } LE ROI, père de Psyché. PSYCHÉ. AGLAÛRE, } sœurs de Psyché. CYDIPPE, } CLEOMÈNE, } princes, amants de AGÉNOR, } Psyché. LYCAS, capitaine des gardes. DEUX AMOURS. LE DIEU D'UN FLEUVE. SUITE DU ROI.</p> <p>PERSONNAGES DES INTERMÈDES.</p> <p>Premier intermède. FEMME DÉSOULÉE, chantante.</p>	<p>DEUX HOMMES AFFLIGÉS, chantants. HOMMES AFFLIGÉS, dansants. FEMMES DÉSOULÉES, dansantes.</p> <p>Deuxième intermède. VULCAÏN. CYCLOPES, dansants. FEES, dansantes.</p> <p>Troisième intermède. UN ZÉPHYR, chantant. DEUX AMOURS, chantants. ZÉPHYRS, dansants. AMOURS, dansants.</p> <p>Quatrième intermède. FURIES, dansantes. LUTINS, faisant des sauts périlleux.</p> <p>Cinquième intermède. NOCES DE L'AMOUR ET DE PSYCHÉ. APOLLON. LES MUSES, chantantes. ARTS, travestis en bergers galants, dansants. BACCHUS. SILÈNE. DEUX SATYRES, chantants. DEUX SATYRES, voltigeants. ÉPIPANS, dansants. MÉNAGES, dansants. MOME. POÏCHINELLES, dansants. MATASSINS, dansants. MARS. GUERRIERS, portant des enseignes. GUERRIERS, portant des piques. GUERRIERS, portant des masses et des boucliers. CHŒUR DES DIVINITÉS CÉLESTES.</p>	<p>CHŒUR DES DIVINITÉS DE LA TERRE ET DES EAUX.</p> <p>Nous goûtons une paix profonde, Les plus doux jeux sont ici-bas. On doit ce repos plein d'appas Au plus grand roi du monde.</p> <p>Descendez, mère des Amours, Venez nous donner de beaux jours.</p> <p>PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.</p> <p>Les Dryades, les Sylvains, les Dieux des fleuves et les Naïades se réunissent et dansent à l'honneur de Vénus.</p> <p>VERTUMNE. Rendez-vous, beautés cruelles; Soupirez à votre tour.</p> <p>PALÉMON. Voici la reine des belles, Qui vient inspirer l'amour.</p> <p>VERTUMNE. Un bel objet toujours sévère Ne se fait jamais bien aimer.</p> <p>PALÉMON. C'est la beauté qui commence de plaire; Mais la douceur achève de charmer.</p> <p>TOUS DEUX ENSEMBLE. C'est la beauté qui commence de plaire; Mais la douceur achève de charmer.</p> <p>VERTUMNE. Souffrons tous qu'Amour nous blesse; Languissons, puisqu'il le faut.</p> <p>PALÉMON. Que sert un cœur sans tendresse? Est-il un plus grand défaut?</p> <p>VERTUMNE. Un bel objet toujours sévère Ne se fait jamais bien aimer.</p> <p>PALÉMON. C'est la beauté qui commence de plaire; Mais la douceur achève de charmer.</p> <p>TOUS DEUX ENSEMBLE. C'est la beauté qui commence de plaire; Mais la douceur achève de charmer.</p> <p>FLORE. Est-on sage Dans le bel âge, Est-on sage De n'aimer pas? Que sans cesse L'on se presse De goûter les plaisirs ici-bas. La sagesse De la jeunesse, C'est de savoir jouir de ses appas.</p> <p>DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.</p> <p>Les Divinités de la terre et des eaux mêlent leurs danses au chant de Flore.</p> <p>FLORE. L'amour charme Ceux qu'il désarme; L'amour charme; Cédons-lui tous, Notre peine</p>
--	--	---

PROLOGUE.

Le théâtre représente sur le devant un lieu champêtre, et la mer dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORE, VERTUMNE, PALÉMON, NYMPHES DE FLORE, DRYADES, SYLVAINS, FLEUVES, NAIADES.

(On voit des nuages suspendus en l'air, qui, en descendant, roulent, s'ouvrent, s'étendent, et, répandus dans toute la largeur du théâtre, laissent voir VÉNUS et L'AMOUR, accompagnés de six Amours, et à leurs côtés ÉGIALE et PHAÈNE.)

FLORE.
Ce n'est plus le temps de la guerre;
Le plus puissant des rois
Interrompt ses exploits
Pour donner la paix à la terre.

Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

FLORE.
L'amour charme
Ceux qu'il désarme;
L'amour charme;
Cédons-lui tous,
Notre peine

Serait vaine
De vouloir résister à ses coups,
Quelque chaîne
Qu'un amant prenne,
La liberté n'a rien qui soit si doux.
CŒUR DES DIVINITÉS DE LA TERRE ET DES EAUX.
Nous goûtons une paix profonde,
Les plus doux jeux sont ici-bas.
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand roi du monde.
Descendez, mère des Amours;
Venez nous donner de beaux jours.

TROISIÈME ENTRÉE DE BAILLET.

Les Dryades, les Sylvains, les Dieux des fleuves et les Nâïades, voyant approcher Vénus, continuent d'exprimer par leurs danses la joie que leur inspire sa présence.

VÉNUS, dans sa machine.
Cessez, cessez pour moi tous vos chants d'allégresse;
De si rares honneurs ne m'appartiennent pas;
Et l'hommage qu'ici votre bonté m'adresse
Doit être réservé pour de plus doux appas.
C'est une trop vieille méthode
De me venir faire sa cour;
Toutes les choses ont leur tour,
Et Vénus n'est plus à la mode;
Il est d'autres attraits naissants
Où l'on va porter ses encens.
Psyché, Psyché la belle, aujourd'hui tient ma place;
Déjà tout l'univers s'empresse à l'adorer;
Et c'est trop que, dans ma disgrâce,
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux mérites:
A quitter mon parti tout s'est licencié;
Et, du nombreux amas de Grâces favorites
Dont je trainais partout les soins et l'amitié,
Il ne m'en est resté que deux des plus petites
Qui m'accompagnent par pitié.
Souffrez que ces demeures sombres
Prêtent leur solitude aux troubles de mon cœur;
Et me laissez, parmi leurs ombres,
Cacher ma honte et ma douleur.

Flore et les autres Déités se retirent; et Vénus, avec sa suite, sort de sa machine.

SCÈNE II.

VÉNUS (descendue sur la terre): L'AMOUR, ÉGIALE, PHAËNE, AMOURS.

ÉGIALE.
Nous ne savons comment faire
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler.
Notre respect veut se taire,
Notre zèle veut parler.

VÉNUS.
Parlez; mais, si vos soins aspirent à me plaire,
Laissez tous vos conseils pour une autre saison,
Et ne parlez de ma colère
Que pour dire que j'ai raison.
C'était là, c'était là la plus sensible offense
Que ma divinité pût jamais recevoir;
Mais j'en aurai la vengeance,
Si les dieux ont du pouvoir.

PHAËNE.
Vous avez plus que nous de clartés, de sagesse,
Pour juger ce qui peut être digne de vous;
Mais, pour moi, j'aurais cru qu'une grande déesse
Devrait moins se mettre en courroux.

VÉNUS.
Et c'est là la raison de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant;
Et, si je n'étais pas dans ce degré suprême,
Le dépit de mon cœur serait moins violent.
Moi, la fille du Dieu qui lance le tonnerre,
Mère du Dieu qui fait aimer;
Moi, les plus doux souhaits du ciel et de la terre,
Et qui ne suis venue au jour que pour charmer;
Moi, qui par tout ce qui respire
Ai vu de tant de vœux encenser mes autels,
Et qui de la beauté, par des droits immortels,
Ai tenu de tout temps le souverain empire;
Moi, dont les yeux ont mis deux grandes déités
Au point de me céder le prix de la plus belle;
Je me vois ma victoire et mes droits disputés
Par une chétive mortelle!
Le ridicule excès d'un fol entêtement
Va jusqu'à m'opposer une petite fille!
Sur ses traits et les miens j'essuierai constamment
Un téméraire jugement;

Et, du haut des cieux où je brille,
J'entendrai prononcer aux mortels prévenus:
Elle est plus belle que Vénus.

ÉGIALE.
Voilà comme l'on fait; c'est le style des hommes:
Ils sont impertinents dans leurs comparaisons.

PHAËNE.
Ils ne sauraient louer, dans le siècle où nous sommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VÉNUS.
Ah! que de ces trois mets la rigueur insolente
Venge bien Junon et Pallas,
Et console leurs cœurs de la gloire éclatante
Que la fameuse pomme acquit à mes appas!
Je les vois s'applaudir de mon inquiétude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et, d'un fixe regard, chercher avec étude
Ma confusion dans mes yeux.

Leur triomphante joie, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, insultant mon courroux:
Vante, vante, Vénus, les traits de ton visage;
Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous;
Mais, par le jugement de tous,
Une seule mortelle a sur toi l'avantage.
Ah! ce coup-là m'achève, il me perce le cœur.
Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales;
Et c'est trop de surcroît à ma vive douleur,
Que le plaisir de mes rivales.

Mon fils, si j'eus jamais sur toi quelque crédit,
Et si jamais je te fus chère,
Si tu portes un cœur à sentir le dépit
Qui trouble le cœur d'une mère
Qui si tendrement te chérit,
Emploie, emploie ici l'effort de la puissance
A soutenir mes intérêts;
Et fais à Psyché, par tes traits,
Sentir les traits de ma vengeance.
Pour rendre son cœur malheureux,
Prends celui de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoisonné de ceux
Que tu lances dans ta colère.
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,
Fais que jusqu'à la rage elle soit enflammée,
Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel
D'aimer et n'être point aimée.

L'AMOUR.
Dans le monde on n'entend que plaintes de l'Amour;
On m'impute partout mille fautes commises;
Et vous ne croiriez point le mal et les sottises
Que l'on dit de moi chaque jour.
Si, pour servir votre colère...

VÉNUS.
Va, ne résiste point aux souhaits de ta mère;
N'applique tes raisonnements
Qu'à chercher les plus prompts moments
De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
L'ars, pour toute réponse à mes empresséments;
Et ne me revois point que je ne sois vengée.

(L'Amour s'envole.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGLAURE, CYDIPPE.

AGLAURE. Il est des maux, ma sœur, que le silence aigrit:
Laissons, laissons parler mon chagrin et le vôtre,
Et de nos cœurs l'une à l'autre
Exhalons le cuisant dépit.
Nous nous voyons sœurs d'infortune;
Et la vôtre et la mienne ont un si grand rapport,
Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,
Et, dans notre juste transport,
Murmurer à plainte commune
Des cruautés de notre sort.
Quelle fatalité secrète,
Ma sœur, soumet tout l'univers
Aux attraits de notre cadette,
Et, de tant de princesses divers
Qu'en ces lieux la fortune jette,
N'en présente aucun à nos fers?

Quoi! voir de toutes parts, pour lui rendre les armes,

Les cœurs se précipiter,
Et passer devant nos charmes
Sans s'y vouloir arrêter!
Quel sort ont nos yeux en partage,
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux dieux,
De ne jouir d'aucun hommage
Parmi tous ces tributs de soupirs glorieux
Dont le superbe avantage
Fait triompher d'autres yeux?
Est-il pour nous, ma sœur, de plus rude disgrâce
Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas,
Et l'heureuse Psyché jouir avec audace
D'une foule d'amants attachés à ses pas?
CYDIPPE. Ah! ma sœur, c'est une aventure
A faire perdre la raison;
Et tous les maux de la nature
Ne sont rien en comparaison.

AGLAURE. Pour moi, j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes.
Tout plaisir, tout repos par là m'est arraché:
Contre un pareil malheur ma constance est sans armes.
Toujours à ce chagrin mon esprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes
Et le triomphe de Psyché.

La nuit, il m'en repasse une idée éternelle
Qui sur toute chose prévaut:
Rien ne me peut chasser cette image cruelle:
Et, dès qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon esprit aussitôt
Quelque songe la rappelle
Qui me réveille en sursaut.
CYDIPPE. Ma sœur, voilà mon martyre.
Dans vos discours je me voi,
Et vous venez là de dire
Tout ce qui se passe en moi.

AGLAURE. Mais encor, raisonnons un peu sur cette affaire:
Quels charmes si puissants en elle sont épars?
Et par où, dites-moi, du grand secret de plaire
L'honneur est-il acquis à ses moindres regards?
Que voit-on dans sa personne
Pour inspirer tant d'ardeurs?
Quel droit de beauté lui donne
L'empire de tous les cœurs?

Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeunesse:
On en tombe d'accord, je n'en discouvriens pas;
Mais lui cède-t-on fort pour quelque peu d'amour,
Et se voit-on sans appas?

Est-on d'une figure à faire qu'on se raille?
N'a-t-on point quelques traits et quelques agréments,
Quelque teint, quelques yeux, quelque air et quelque taille,
A pouvoir dans nos fers jeter quelques amants?
Ma sœur, faites-moi la grâce
De me parler franchement.

Suis-je faite d'un air, à votre jugement,
Que mon mérite au sien doive céder la place?
Et dans quelque ajustement,
Trouvez-vous qu'elle m'efface?
CYDIPPE. Qui, vous, ma sœur? Nullement.
Hier à la chasse, près d'elle,
Je vous regardai longtemps:
Et, sans vous donner d'encens,
Vous me parâtes plus belle.

Mais, moi, dites, ma sœur, sans me vouloir flatter,
Sont-ce des visions que je me mets en tête
Quand je me crois taillée à pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête?

AGLAURE. Vous, ma sœur? Vous avez, sans nul déguisement,
Tout ce qui peut causer une amoureuse flamme.
Vos moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me sens toucher l'âme;
Et je serais votre amant,
Si j'étais autre que femme.

CYDIPPE. D'où vient donc qu'on la voit l'emporter sur nous deux,
Qu'à ses premiers regards les cœurs rendent les armes,
Et que d'aucun tribut de soupirs et de vœux
On ne fait honneur à nos charmes?

AGLAURE. Toutes les dames, d'une voix,
Trouvent ses attraits peu de chose:
Et du nombre d'amants qu'elle tient sous ses loix,
Ma sœur, j'ai découvert la cause.

CYDIPPE. Pour moi, je la devine; et l'on doit présumer
Qu'il faut que là-dessous soit caché du mystère.
Ce secret de tout enflammer
N'est point de la nature un effet ordinaire:
L'art de la Thessalie entre dans cette affaire;
Et quelque main a su, sans doute, lui former

Un charme pour se faire aimer.
AGLAURE. Sur un plus fort appui ma croyance se fonde:
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'est un air en tout temps désarmé de rigueurs,
Des regards caressants que la bouche seconde,
Un souris chargé de douceurs,
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.
Notre gloire n'est plus aujourd'hui conservée:
Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiertés
Qui, par un digne essai d'illustres cruautés,
Voulaient voir d'un amant la constance éprouvée.
De tout ce noble orgueil qui nous seyait si bien
On est bien descendu dans le siècle où nous sommes;
Et l'on en est réduit à n'espérer plus rien,
A moins que l'on se jette à la tête des hommes.



Aglaure et Cydippe.

CYDIPPE. Oui, voilà le secret de l'affaire; et je voi
Que vous le prenez mieux que moi.
C'est pour nous attacher à trop de bienséance
Qu'aucun amant, ma sœur, à nous ne veut venir;
Et nous voulons trop soutenir
L'honneur de notre sexe et de notre naissance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit:
L'espérance, plus que l'amour, est ce qui les attire;
Et c'est par là que Psyché nous ravit
Tous les amants qu'on voit sous son empire.
Suivons, suivons l'exemple; ajustons-nous au temps;
Abaïssons-nous, ma sœur, à lire des avances,
Et ne méageons plus de tristes bienséances
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.
AGLAURE. J'approuve la pensée; et nous avons matière
D'en faire l'épreuve première
Aux deux princesses qui sont les derniers arrivés.

Ils sont charmants, ma sœur, et leur personne entière
Me... Les avez-vous observés?
CYDIPPE. Ah! ma sœur! ils sont faits tous deux d'une manière
Que mon âme... Ce sont deux princes achevés.
AGLAURE. Je trouve qu'on pourrait rechercher leur tendresse
Sans se faire déshonneur.
CYDIPPE. Je trouve que, sans honte, une belle princesse
Leur pourrait donner son cœur.
AGLAURE. Les voici tous deux; et j'admire
Leur air et leur ajustement.
CYDIPPE. Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

SCÈNE II.

CLÉOMÈNE, AGÉNOR, AGLAURE, CYDIPPE.

AGLAURE. D'où vient, princes, d'où vient que vous fuyez ainsi?
Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paraître?
CLÉOMÈNE. On nous faisait croire qu'ici
La princesse Psyché, madame, pourrait être.
AGLAURE. Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agréable pour vous,
Si vous ne les voyez ornés de sa présence?
AGÉNOR. Ces lieux peuvent avoir des charmes assez doux;
Mais nous cherchons Psyché dans notre impatience.
CYDIPPE. Quelque chose de bien pressant
Vous doit à la chercher pousser tous deux, sans doute.
CLÉOMÈNE. Le motif est assez puissant,
Puis-que notre fortune enfin en dépend toute.
AGLAURE. Ce serait trop à nous que de nous informer
Du secret que ces mots nous peuvent enfermer.
CLÉOMÈNE. Nous ne prétendons point en faire de mystère:
Aussi bien, malgré nous, paraîtrait-il au jour;
Et le secret ne dure guère,
Madame, quand c'est de l'amour.
CYDIPPE. Sans aller plus avant, princes, cela veut dire
Que vous aimez Psyché tous deux.
AGÉNOR. Tous deux soumis à son empire.
Nous allons de concert lui découvrir nos feux.
AGLAURE. C'est une nouveauté, sans doute, assez bizarre,
Que deux rivaux si bien unis.
CLÉOMÈNE. Il est vrai que la chose est rare,
Mais non pas impossible à deux parfaits amis.
CYDIPPE. Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de belle?
Et n'y trouvez-vous point à séparer vos vœux?
AGLAURE. Parmi l'éclat du sang, vos yeux n'ont-ils vu qu'elle
A pouvoir mériter vos feux?
CLÉOMÈNE. Est-ce que l'on consulte au moment qu'on s'enflamme?
Choisit-on qui l'on veut aimer?
Et, pour donner toute son âme,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?
AGÉNOR. Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On suit, dans une telle ardeur,
Quelque chose qui nous attire;
Et, lorsque l'amour touche un cœur,
On n'a point de raison à dire.
AGLAURE. En vérité, je plains les fâcheux embarras
Où je vois que vos cœurs se mettent.
Vous aimez un objet dont les rians appas
Mélèreront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent,
Et son cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.
CYDIPPE. L'espoir qui vous appelle au rang de ses amants
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale;
Et c'est pour essayer de très-fâcheux moments,
Que les soudains retours de son âme inégale.
AGLAURE. Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide;
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec autant d'attraits une âme plus solide.
CYDIPPE. Par un choix plus doux de moitié,
Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié;
Et l'on voit en vous deux un mérite si rare,
Qu'un tendre avis veut bien prévenir, par pitié,
Ce que votre cœur se prépare.
CLÉOMÈNE. Cet avis généreux fait pour nous éclater
Des bontés qui nous touchent l'âme;
Mais le ciel nous réduit à ce malheur, madame,
De ne pouvoir en profiter.
AGÉNOR. Votre illustre pitié veut en vain nous distraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet;
Ce que notre amitié, madame, n'a pas fait,
Il n'est rien qui le puisse faire.
CYDIPPE. Il faut que le pouvoir de Psyché... La voici.

SCÈNE III.

PSYCHÉ, CYDIPPE, AGLAURE, CLÉOMÈNE, AGÉNOR.

CYDIPPE. Venez **joûir**, ma sœur, de ce qu'on vous apprête.
AGLAURE. Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe **nouveau** d'une illustre conquête.
CYDIPPE. Ces **princes** ont tous deux si bien senti vos coups,
Qu'à vous le **découvrir** leur bouche se dispose.
PSYCHÉ. Du **sujet qui les tient** si rêveurs parmi nous
Je **ne me** croyais pas la cause,
Et j'**aurais** cru toute autre chose
En les voyant parler à vous.
AGLAURE. N'**ayant** ni beauté ni naissance
A pouvoir mériter leur amour et leurs soins,
Ils nous favorisent, au moins,
De l'honneur de la confiance.
CLÉOMÈNE (à Psyché). L'**aveu** qu'il nous faut faire à vos divins appas
Est sans **doute**, madame, un aveu téméraire;
Mais tant de cœurs, près du trépas,
Sont, par de **tels** aveux, forcés à vous déplaire,
Que vous êtes **réduite** à ne les punir pas
Des **foudres** de votre colère.
Vous voyez en nous deux amis
Qu'un doux **rapport** d'humeurs sut joindre dès l'enfance;
Et ces tendres **liens** se sont vus affermis
Par cent **combats** d'estime et de reconnaissance.
Du destin **ennemi** les assauts rigoureux,
Les mépris de la mort et l'aspect des supplices,
Par d'illustres **éclats** de mutuels offices
Ont de notre **amitié** signalé les beaux nœuds;
Mais, à quelques **essais** qu'elle se soit trouvée,
Son **grand** triomphe est en ce jour;
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée,
Que de se **conserver** au milieu de l'amour.
Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance
Aux lois qu'elle nous fait à soumis tous nos vœux;
Elle vient, d'une **douce** et pleine déférence,
Remettre à **vo**tre choix le succès de nos feux;
Et, pour **donner** un poids à notre concurrence,
Qui des raisons d'Etat entraîne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette même **amitié** s'offre, sans répugnance,
D'unir nos **deux** Etats au sort du plus heureux.
AGÉNOR. Oui, de ces deux Etats, madame,
Que sous votre **heureux** choix nous nous offrons d'unir,
Nous voulons faire à notre flamme
Un **secours** pour vous obtenir.
Ce que pour ce **bonheur**, près du roi votre père,
Nous nous **sacrifions** tous deux
N'a rien de **difficile** à nos yeux amoureux;
Et c'est au plus **heureux** faire un don nécessaire
D'un **pouvoir** dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.
PSYCHÉ. Le **choix que vous m'offrez**, princes, montre à mes yeux
De quoi remplir les vœux de l'âme la plus fière;
Et vous me le **parez** tous deux d'une manière
Qu'on ne peut **rien** offrir qui soit plus précieux.
Vos feux, votre **amitié**, votre vertu suprême,
Tout me relève en vous l'offre de votre foi;
Et j'y vois un **mérite** à s'opposer lui-même
A ce que vous voulez de moi.
Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je déferé
Pour **entrer** sous de tels liens;
Ma main, pour **se donner**, attend l'ordre d'un père,
Et mes sœurs ont des droits qui vont devant les miens.
Mais, si l'on me **rendait** sur mes vœux absolue,
Vous y pourriez **avoir** trop de part à la fois;
Et toute mon **estime**, entre vous suspendue,
Ne pourrait sur **aucun** laisser tomber mon choix.
A l'**ardeur** de votre poursuite
Je répondrais **assez** de mes vœux les plus doux;
Mais c'est, parmi tant de mérite,
Trop que deux **cœurs** pour moi, trop peu qu'un cœur pour vous.
De mes plus doux **souhait** j'aurais l'âme gémée
A l'**effort** de votre amitié;
Et j'y vois l'un de vous prendre une destinée
A me **faire** trop de pitié.
Oui, princes, à **tous** ceux dont l'amour suit le vôtre
Je vous préférerais tous deux avec ardeur;
Mais je n'**aurais** jamais le cœur
De pouvoir **préférer** l'un de vous deux à l'autre.
A celui que je choiserais
Ma tendresse ferait un trop grand sacrifice;

Et je m'imputerais à barbare injustice
Le tort qu'à l'autre je ferais.
Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'âme
Pour en faire aucun malheureux;
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flamme
Le moyen d'être heureux tous deux.
Si votre cœur me considère
Assez pour me souffrir de disposer de vous,
J'ai deux sœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux;
Et l'amitié me rend leur personne assez chère
Pour vous souhaiter leurs époux.
CLÉOMÈNE. Un cœur dont l'amour est extrême
Peut-il bien consentir, hélas!
D'être donné par ce qu'il aime?
Sur nos deux cœurs, madame, à vos divins appas
Nous donnons un pouvoir suprême,
Disposez-en pour le trépas;
Mais pour une autre que vous-même
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.
AGÉNOR. Aux princesses, madame, on ferait trop d'outrage;
Et c'est, pour leurs attraits, un indigne partage
Que les restes d'une autre ardeur.
Il faut d'un premier feu la pureté fidèle
Pour aspirer à cet honneur
Où votre bonté nous appelle;
Et chacune mérite un cœur
Qui n'ait soupiré que pour elle.
AGLAURE. Il me semble, sans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on se fût expliqué sur vous.
Nous croyez-vous un cœur si facile et si tendre?
Et, lorsqu'on parle ici de vous donner à nous,
Savez-vous si l'on veut vous prendre?
CYDIPPE. Je pense que l'on a d'assez hauts sentiments
Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre mérite
La conquête de ses amants.
PSYCHÉ. J'ai cru, pour vous, mes sœurs, une gloire assez grande,
Si la possession d'un mérite si haut...

SCÈNE IV.

PSYCHÉ, AGLAURE, CYDIPPE, CLÉOMÈNE, AGÉNOR, LYCAS.

LYCAS (à Psyché). Ah! madame!
PSYCHÉ. Qu'as-tu?
LYCAS. Le roi...
PSYCHÉ. Quoi?
LYCAS. Vous demande.
PSYCHÉ. De ce trouble si grand que faut-il que j'attende?
LYCAS. Vous ne le saurez que trop tôt.
PSYCHÉ. Hélas! que pour le roi tu me donnes à craindre!
LYCAS. Ne craignez que pour vous; c'est vous que l'on doit plaindre.
PSYCHÉ. C'est pour louer le ciel, et me voir hors d'effroi,
De savoir que je n'aie à craindre que pour moi.
Mais apprends-moi, Lycas, le sujet qui te touche.
LYCAS. Souffrez que Jobéisse à qui m'envoie ici,
Madame, et qu'on vous laisse apprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsi.
PSYCHÉ. Allons savoir sur quoi l'on craint tant ma faiblesse.

SCÈNE V.

AGLAURE, CYDIPPE, LYCAS.

AGLAURE. Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dis-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.
LYCAS. Hélas! ce grand malheur nous couvre ta tristesse,
Voyez-le vous-même, princesse,
Dans l'oracle qu'au roi les Destins ont rendu.
Voici ses propres mots, que la douleur, madame,
A gravés au fond de mon âme:
« Que l'on ne pense nullement
A vouloir de Psyché conclure l'hyménée:
Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement
En pompe funèbre menée;
Et que, de tous abandonnée,
Pour époux elle attende en ces lieux constamment
Un monstre dont on a la vue empoisonnée.
Un serpent qui répand son venin en tous lieux
Et trouble dans sa rage et la terre et les cieux. »

Après un arrêt si sévère,
Je vous quitte, et vous laisse à juger entre vous
Si par de plus cruels et plus sensibles coups
Tous les dieux nous pouvaient expliquer leur colère.

SCÈNE VI.

AGLAURE, CYDIPPE.

CYDIPPE. Ma sœur, que sentez-vous à ce soudain malheur
Où nous voyons Psyché par les destins plongée?
AGLAURE. Mais vous, que sentez-vous, ma sœur?
CYDIPPE. A ne vous point mentir, je sens que dans mon cœur
Je n'en suis pas trop affligée.
AGLAURE. Moi, je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joie.
Allons, le Destin nous envoie
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

PREMIER INTERMÈDE.

La scène est changée en des rochers affreux, et fait voir dans l'éloignement une effroyable solitude. C'est dans ce désert que Psyché doit être exposée pour obéir à l'oracle. Une troupe de personnes affligées y viennent déplorer sa disgrâce.

FEMMES DÉSOLÉES, HOMMES AFFLIGÉS, chantants et dansants.

UNE FEMME DÉSOLÉE.
Deh! piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve;
Lacrimate, fonti e belve,
D'un bel volto il fato rio.
PREMIER HOMME AFFLIGÉ.
Ahi, dolore!
SECOND HOMME AFFLIGÉ.
Ahi, martire!
PREMIER HOMME AFFLIGÉ.
Cruda morte!
FEMME DÉSOLÉE ET SECOND HOMME AFFLIGÉ.
Empia sorte!
LES DEUX HOMMES AFFLIGÉS.
Che condanni a morir tanta beltà!
TOUS TROIS ENSEMBLE.
Ciel! stelle! Ahi, crudeltà!
UNE FEMME DÉSOLÉE.
Rispondete a' miei lamenti,
Antri cavi, ascose rupi;
Deh! ridite, fondi cupi,
Del mio duolo i mesti accenti.
PREMIER HOMME AFFLIGÉ.
Ahi, dolore!
SECOND HOMME AFFLIGÉ.
Ahi, martire!
PREMIER HOMME AFFLIGÉ.
Cruda morte!
FEMME DÉSOLÉE ET SECOND HOMME AFFLIGÉ.
Empia sorte!
LES DEUX HOMMES AFFLIGÉS.
Che condanni a morir tanta beltà!
TOUS TROIS ENSEMBLE.
Ciel! stelle! Ahi, crudeltà!
SECOND HOMME AFFLIGÉ.
Com' esser può fra voi, o numi eterni,
Chi voglia estinta una beltà innocente?
Ahi! che tanto rigor, cielo incontente,
Vince di crudeltà gli stessi inferni!
PREMIER HOMME AFFLIGÉ.
Nume fiero!
SECOND HOMME AFFLIGÉ.
Dio severo!
LES DEUX HOMMES AFFLIGÉS.
Perché tanto rigor
Contro innocente cor?
Ahi, sen'enza inaudita!
Dar morte alla beltà, che altri dà vita!